



JOURNAL INDEPENDANT

H. BERTHELOT & CIE., EDITEURS, 25 ET 27, RUE DES FORTIFICATIONS

FEUILLETON DE LIROQUOIS

LE CAS DE MME RAMELOT

— Oui, monsieur le juge de paix, disait en gesticulant Mme RameLOT, je demande contre M. Marius Maboul, sculpteur, ici présent, dix mille francs de dommages intérêts... et puis aussi de la prison... beaucoup de prison... Ah j'aimerais bien de la prison !

M. Plingard, juge de paix du huitième arrondissement enfonce sa calotte sur sa tête, assura ses lunettes à branches d'or, et ne put s'empêcher de sourire en regardant la grosse dame coiffée avec des boucles—comme les portraits de la reine Marie-Amélie—qui s'agitait devant lui, tandis que le peintre Marius, un grand barbu décoré, se pinçait les lèvres pour ne pas céler.

— Ma bonne dame je n'ai aucun pouvoir pour condamner qui que ce soit à la prison.

— Tant pis ! Alors, je réclame vingt mille francs—et ce n'est pas cher—car la guillotine ne serait pas trop pour punir de pareils scélérats.

— Soit ; j'accepte la guillotine, dit Marius avec flegme.

Pardon intervient M. Plingard, toutes ces facéties sont évidemment très spirituelles, mais je ne suis pas ici pour perdre mon temps. Veuillez donc, madame, expliquer vos griefs et soyez brève.

— Oui, monsieur le juge, je vais être brève et tellement brève que vous vous direz par devers vous :

— Ah ! j'ai souvent vu des femmes brèves mais jamais je n'en ai vu d'aussi brèves que Mme RameLOT.

— Voulez-vous, oui ou non, arriver au fait ? Sans cela je lève la séance.

— Voilà, monsieur le juge. Vous êtes vif comme mon défunt. Un

vrai salpêtre. Il faut d'abord vous dire que je m'appelle Caroline RameLOT, et que je tiens le chalet de nécessité des Champs-Élysées. Jolie vue, air pur, perspective ombreuse. L'été, on vient chez moi par plaisir. On entend à deux pas la musique de l'Alcazar et des Ambassadeurs, et les refrains d'Elise Faure et de Paulus se mêlent le soir aux murmures du... vent dans les branches. L'année dernière, on avait ordonné à un clubman très élégant d'aller passer un mois à la campagne. Eh bien ! il s'est installé à mon premier étage, et il s'en est très bien trouvé.

— Mais, sambleu ! madame, revenons à la question !

— Il faut bien vous expliquer qui je suis, afin que vous sachiez que vous avez affaire à un commerçant honorable et patenté.

— Oh ! elle a tous ses papiers, intervint Marius.

— Donc, il y a quelque temps, j'étais en train de fermer mon établissement : il était environ dix heures du soir. Vous me direz que pour Paris c'est un peu tôt, mais l'hiver, les Champs-Élysées ne sont pas animés, les pratiques sont rares, et puis quand j'ai passé ma journée dans mon chalet, j'ai besoin de m'aérer un peu.

— Je comprends ça, approuva M. Plingard.

— Donc voilà monsieur qui arrive comme un fou et qui me cria : — Ne fermez pas ! madame, j'ai deux mots à vous dire. D'ailleurs, je ne serai pas long et je paierai, si vous le désirez, double taxe. — Monsieur, lui dis-je, j'ai des principes. Vous m'offririez vingt sous que je ne changerais pas l'heure de ma fermeture. Dix heures l'hiver. Onze heures l'été. Il faut de l'ordre dans une maison. D'ailleurs, ajoutai-je vous pouvez pousser jusqu'à la Madeleine ; j'ai là une collègue (celle qui a la spécialité de la noblesse et de la grande vie) qui veille jusqu'à une heure. — Deux

francs, trois francs, quatre francs. Tenez, cent sous ! me cria-t-il d'une voix altérée. — Je restai inexorable. Comme je vous l'ai dit, j'avais besoin de m'aérer. Voyant enfin que je ne cétais pas : — C'est bien, murmura-t-il, en me menaçant du doigt, vous entendrez parler de moi, vieille Récamier. — Il a dit : vieille Récamier ! Et il partit en courant dans la direction de la rue Royale.

— Pourquoi vieille Récamier ? — Je retire le mot dit Marius... d'autant plus qu'il n'est nullement justifié, mais je souffrais tant ! Constatez, d'ailleurs en passant la barbarie du procédé.

— J'avais complètement oublié cette aventure lorsque ces jours derniers, voilà monsieur qui se présente de nouveau chez moi, grave, bien mis, décoré, une belle barbe, l'air d'un inspecteur. Je ne le reconnus pas. Sans cela... Mais je n'avais aucune méfiance. Il examine tout d'un air entendu, entre dans les petits salons, fait jouer les réservoirs, etc., etc., et en même temps il prenait des notes sur un calepin à coins d'or. J'étais très intriguée, mais j'éprouvais comme une certaine crainte respectueuse — sans doute un pressentiment de ce qui allait m'arriver. Enfin il campe son legnon sur ses yeux et me dit d'un air important :

— M. Sadi Carnot, le Président de la République, viendra demain à trois heures visiter l'exposition de l'Union des femmes peintres et sculpteurs. (C'était vrai, je l'avais lu dans le Petit Journal, cela me mit tout de suite en confiance.) Alors continua-t-il, le Président a des habitudes très réglées ; pour rien au monde, il ne changerait quoi que ce soit à son régime quotidien, et c'est grâce à la régularité de ses fonctions qu'il a su garder non seulement sa bonne santé, mais prendre la haute place qu'il occupe dans le monde politique. L'Administration m'a donc envoyé

en éclaireur pour m'assurer si tout marchait bien dans notre établissement : je dois vous dire, madame, que je suis fort satisfait. (J'éprouvai un vif sentiment d'orgueil.) Il est donc plus que probable que vous recevrez demain l'auguste visite du président de la République, aux environs de trois heures et vingt à trois heures vingt-cinq. Malgré la régularité admirable à laquelle je faisais allusion en commençant, nous ne pouvons pas préciser à cinq minutes près. Je ne vous dis pas plus.

Là-dessus, le monsieur décoré referma son calepin, me salua et partit.

Je restai comme brisée d'émotion. M. Carnot, chez moi ! Un tel honneur ! Depuis trente-cinq ans que j'exerce jamais je n'avais reçu le chef de l'État. Cependant l'empereur était venu bien souvent aux Champs-Élysées, M. Thiers aussi, et le maréchal de Mac-Mahon et M. Grévy — j'aurais reçu ce dernier pour deux sous au lieu de trois s'il avait désiré ; — vous comprenez, cela pose une maison de pouvoir dire ; Fournisseur ordinaire du président de la République. Bref, je nageais dans la joie.

* * *

Le lendemain, je ne lésinai pas : sans hésiter, je pavoisai les fenêtres de mon établissement. Partout, des drapeaux tricolores — ça et là un drapeau russe — fusées en faisceaux autour d'un magnifique caisson avec R. F. en or sur fond de gueules. C'était un bel effet. Audessus de mon comptoir orné de deux bouquets — mimosa et chrysanthème — j'accrochai la photographie en pied du Président sanglé dans ce frac impeccable qui lui va si bien. Puis j'endossai la robe en soie noire de mon mariage : je mis mon bonnet vert, avec des co-

Suite sur la quatrième page